
M É M O I R E S

DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE DE

BRETAGNE

TOME CI • 2023

CARHAIX ET LE POHER LANGUES DE BRETAGNE



ACTES DU CONGRÈS DE CARHAIX 8-10 SEPTEMBRE 2022

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES
CHRONIQUE DES SOCIÉTÉS HISTORIQUES

Le gallo dans la presse de Haute-Bretagne avant la Seconde Guerre mondiale

Parcourant les journaux fougerais du début du xx^e siècle dans le cadre de recherches sur l'histoire scolaire, nous avons remarqué que des auteurs écrivaient en gallo dans la presse de cette époque. Cela a piqué notre curiosité et nous avons voulu en savoir davantage. En effet, il paraissait étonnant que, dans une période où l'école et la République consolidaient l'unité de la France en valorisant l'usage du français, on pût écrire pour un public large des textes en parler régional. Plus particulièrement, il nous semblait important de connaître les rédacteurs de ces articles, leurs motivations ainsi que celles de leurs éditeurs.

Il existe, à notre connaissance, peu d'études sur ce sujet. On peut citer, cependant, pour la région fougeraise, cinq articles de Jean-Yves Bauge publiés dans la revue *Le pays de Fougères* en 1983, 1984 et 1986¹. Du côté de la Basse-Bretagne, il faut signaler l'étude menée par Jean-Yves Jézéquel sur *Le Courrier du Finistère*, hebdomadaire qui paraît, à la fin du xix^e siècle, dans une édition bilingue français-breton². Enfin, hors de la Bretagne, Marie-Rose Simoni-Aurembou, directrice de recherche au Centre national de la recherche scientifique (CNRS), a enquêté sur les chroniques en parler régional dans la presse du Perche aux xix^e et xx^e siècles³.

S'agissant de la langue gallèse, nous nous sommes appuyé sur les récents travaux de Léandre Mandard qui donnent un bon aperçu de l'évolution du statut du gallo, à la fois culturel et politique, au cours du xx^e siècle⁴. Du point de vue du

1. BAUGE, Jean-Yves, « L'œuvre fougeraise d'Amand Dagnet », *Le Pays de Fougères*, 1983, n° 42, p. 3-5, n° 43, p. 17-19, n° 44, p. 20-21 ; *Id.*, « Avec Jean du Nançon sur *La Chronique* – Dix ans de contes du dimanche », *Le Pays de Fougères*, n° 50, 1984, p. 24-25 ; *Id.*, « Les paysanneries du Réveil Fougerais », *Le Pays de Fougères*, n° 58, 1986, p. 20.

2. CLOÏTRE, Marie-Thérèse, JEZÉQUEL, Jean-Yves, NÉRÉ, Jacques, VEILLARD Jean-Yves, *Études sur la presse en Bretagne aux xix^e et xx^e siècles*, Brest, Centre de recherche bretonne et celtique, 1981 ; JÉZÉQUEL, Jean-Yves, « Un hebdomadaire à la fin du xix^e siècle, *Le Courrier du Finistère* », dans *Id.*, *ibid.*, p. 57-69.

3. SIMONI-AUREMBOU, Marie-Rose, « Les chroniques en parler régional dans la presse du Perche aux xix^e et xx^e siècles », *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. 159, 2001, p. 189-208.

4. MANDARD, Léandre, *Une politique du patois ? Parlers populaires et militantisme en Haute-Bretagne, de l'entre-deux-guerres aux années 1980*, dactyl., mémoire de master d'histoire, Institut d'études politiques de Paris, 2017.

collectage des articles, nous tenons à remercier Patrice Dréano qui nous a beaucoup aidé par ses propres recherches et ses précieux conseils, particulièrement en ce qui concerne Joseph Coquelin, auteur gallésant du pays fougerais⁵.

Suivant le cadre de l'étude perchoise, nous avons voulu aborder la question de l'emploi du gallo dans la presse régionale. Rappelons que la zone gallésante comprend les départements de l'Ille-et-Vilaine et de la Loire-Atlantique en entier, ainsi que les parties orientales des Côtes-d'Armor et du Morbihan. Cependant, il est impossible de dépouiller tous les journaux ayant paru sur une période qui embrasse plus d'un demi-siècle sur un territoire aussi important.

Les sondages réalisés dans la presse mise en ligne sur les sites des Archives départementales de la Loire-Atlantique et du Morbihan ont permis de mettre en évidence trois régions où l'on peut repérer la présence relativement importante d'articles en gallo. Il s'agit des pays de Guérande, Châteaubriant et Ploërmel. En ce qui concerne les Côtes-d'Armor, la collecte se borne à un conte publié par Jeanne Malivel⁶. Enfin, s'agissant de l'Ille-et-Vilaine, la presse fougeraise fournit une variété de textes assez intéressante.

Les premiers articles en gallo apparaissent à la fin du XIX^e siècle. Depuis les débuts de la III^e République, la presse est en plein essor. Sa libéralisation, par la loi du 29 juillet 1881, et son coût, 5 centimes par numéro le plus souvent, rendent les journaux abordables pour les classes populaires. À cela, il faut ajouter l'augmentation du niveau d'instruction de la population française. Dans ces conditions, les journaux se diffusent de plus en plus. L'habitude de lire la presse devient courante en ville. Elle gagne progressivement les campagnes. Le journal local arrive chez l'aubergiste, le curé, le maire ou l'instituteur. Il est commenté publiquement et passe de main en main.

L'analyse des différents articles permet d'établir trois grandes catégories de textes. Il y a d'abord ceux qui émanent des érudits qui veulent recueillir la tradition orale et la conserver. Ensuite, on remarque des textes pamphlétaires destinés à convaincre politiquement les paysans, surtout en période électorale. Enfin, il existe des écrits qui visent à distraire et amuser les lecteurs. Dans cette catégorie, on trouve, d'une part, des paysanneries qui sont des récits comiques mettant en scène des gens de la campagne et, d'autre part, des chroniques rurales au contenu pittoresque.

5. Patrice Dréano a beaucoup collecté de mots et d'expressions en gallo. On lui doit plusieurs ouvrages sur cette langue dont une grammaire et un dictionnaire parus aux éditions LABEL-LN.

6. Plusieurs sondages effectués dans la presse ancienne des Côtes-d'Armor n'ont pas permis, jusqu'à ce jour, de mettre en évidence des séries d'articles en gallo comme pour les autres départements.

Recueillir et transmettre

Parmi les érudits qui se sont intéressés à la culture gallèse, quelques-uns se sont servis de la presse pour diffuser le résultat de leur collectage. On peut en citer quatre dans l'ordre d'ancienneté : Adolphe Orain, Amand Dagnet, Joseph Chapron et Émile Bourrin. À ces auteurs, on peut adjoindre Jeanne Malivel qui, en tant qu'artiste, s'est intéressée aux cultures traditionnelles et notamment au gallo.

Adolphe Orain, une littérature gallèse rapportée en français

Adolphe Orain est né à Bain-de-Bretagne (Ille-et-Vilaine) en 1834, d'un père mégissier. À l'issue de l'école primaire, à l'âge de 14 ans, il occupe différents emplois de bureau. Puis, à l'âge de 20 ans, on lui confie un poste de secrétaire à la préfecture où il finit sa carrière comme chef de division en 1888. Mais sa vie professionnelle ne s'arrête pas là : quittant l'administration, il part fonder et diriger le journal *La Dépêche bretonne* à l'instigation d'Émile Récipon, député républicain, qui en est le propriétaire⁷. Cet hebdomadaire, bien qu'ayant un tirage modeste, est diffusé dans tout le département d'Ille-et-Vilaine⁸. Adolphe Orain se lance ainsi dans l'aventure journalistique, à la fois en tant qu'administrateur mais aussi en tant qu'auteur d'articles. Cette seconde partie de sa vie professionnelle se termine en 1895 à la mort d'Émile Récipon. À ce parcours, il faut aussi ajouter son élection, en 1900, comme maire de Bain-de-Bretagne, mandat qu'il interrompt au bout de deux ans.

Parallèlement à son activité de fonctionnaire, puis plus tard de journaliste, il consacre ses loisirs à la découverte de son département. Esprit curieux, nourri par la lecture des œuvres d'Émile Souvestre et de Paul Sébillot, il s'intéresse non seulement à la géographie de l'Ille-et-Vilaine mais aussi à ses traditions, ses chansons, ses légendes et son parler. À partir de 1865, il commence à publier régulièrement cette matière collectée, à la fois sous forme d'ouvrages mais aussi de nombreux articles dans des revues spécialisées. Le nombre et la qualité de ses publications font de lui un folkloriste de renom, à l'égal d'un Luzel ou d'un Sébillot. Il fait paraître, en 1886, un dictionnaire intitulé *Glossaire patois du département d'Ille-et-Vilaine*⁹, qui précède les travaux de Georges Dottin.

Par sa position de journaliste et son intérêt pour la culture gallèse, Adolphe Orain est important pour le sujet de notre recherche. Il permet de saisir la manière

7. THADDÉE, Frère (RULON, Charles), *Adolphe Orain, étude biographique*, Fougères, imp. Chronique de Fougères, s.d., 23 p.

8. *Id.*, *ibid.*, p. 14 ; Arch. dép. Ille-et-Vilaine, 2 T 64, état des journaux politiques, 1^{er} mars 1899. *La Dépêche bretonne* tire alors à 3000 exemplaires.

9. ORAIN, Adolphe, *Glossaire patois du département d'Ille-et-Vilaine suivi de chansons populaires avec musique*, Paris, Maisonneuve frères et Ch. Leclerc, éditeurs, 1886.

dont cet érudit se sert du gallo dans les articles de presse écrite, à la fois en tant qu'auteur mais aussi en tant qu'éditeur, à un moment où les journaux prennent leur envol. Nous avons dépouillé tous les numéros de la *Dépêche bretonne* entre 1888 et 1895, ce qui correspond aux années pendant lesquelles Adolphe Orain a été administrateur de ce journal. On lit effectivement beaucoup d'articles concernant les traditions populaires. Il s'agit principalement de contes et de chansons collectés pour la plupart en Ille-et-Vilaine. Les textes sont de la main d'Adolphe Orain sous le pseudonyme de Jules Bois-Greffier. Il existe également une parution régulière de devinettes de tradition populaire communiquées par les lecteurs. Quant à l'usage du gallo, il est réduit à la portion congrue dans les textes de l'auteur. Il n'y a, en général, pas plus de six mots de langue locale, ceux-ci apparaissant en italique dans un texte rédigé en français. Quant aux devinettes envoyées par les lecteurs, elles sont parfois en gallo.

Amand Dagnet, un précurseur qui ose écrire le gallo

Amand Dagnet est né à Saint-Étienne-en-Coglès (Ille-et-Vilaine) en 1857, dans une famille de cultivateurs. Le vicaire de la paroisse voisine de Montours le remarque et l'envoie compléter ses études dans un pensionnat à Évron (Mayenne). Il mène ensuite une carrière d'enseignant, essentiellement dans l'enseignement secondaire public. Outre son métier, il fait figure d'érudit. On lui doit ainsi plusieurs études sur les traditions populaires. Il réalise également plusieurs enquêtes linguistiques sur différents parlers locaux. Il y a bien sûr celui du Coglais, son pays natal, mais aussi ceux des régions de Cancale et du Maine où il fut professeur. Membre fondateur de la *Société d'histoire et d'archéologie de Saint-Malo*, sa curiosité n'a pas de bornes : l'archéologie, les chapelles, les châteaux, les croix, les bords de la Rance jusqu'à la culture des pommes¹⁰ !

En septembre 1895, il commence à écrire dans le journal républicain *La Chronique de Fougères* une série d'articles sous le titre « Au pays fougerais – Il était une fois... ». Il s'agit alors de rapporter les traditions culturelles locales, en particulier, celles du Coglais. Il explique : « [...] ces bons vieux récits sont destinés à tomber dans l'oubli dans un délai assez rapproché, si l'on n'en fixe pas la mémoire par l'écriture. Car nous sommes à une époque où les traditions s'en vont¹¹ ».

Cette parution prend fin en octobre 1898. Puis, l'année suivante, le directeur du journal fait publier l'ensemble des textes sous la forme d'un livre¹². Pour la première fois, le « français du Coglais » selon l'expression même d'Amand Dagnet, apparaît

10. CEUNEAU, abbé, *Amand Dagnet (1857-1933), Folkloriste bas-manceau et breton*, Rennes, imp. du Nouvelliste de Bretagne, 1941, 20 p.

11. DAGNET, Amand, « Au pays fougerais », *La Chronique de Fougères*, n° 319, 21 septembre 1895.

12. *Id.*, *Au pays fougerais*, édité par Depasse, directeur du journal *La Chronique*, Fougères, 1899.

sous une forme écrite. L'auteur ne craint pas d'employer des locutions, mais aussi de courts récits rédigés en langue gallèse pour illustrer un propos écrit en français. Le 9 mai 1896, il publie son premier texte en gallo. Il s'agit d'une histoire racontée par une fileuse de chanvre de son village à propos d'un « menou de loups ». Au total, nous avons relevé huit récits écrits intégralement en parler du Coglais¹³. Ils sont en général assez courts et ont pour objet des croyances paysannes.

L'œuvre de Dagnet, grâce au journal local, est popularisée et connaît, d'après l'auteur lui-même, un certain succès. Encouragé par ce résultat, il propose une version augmentée aux lecteurs de la *Chronique de Fougères*. Cette deuxième série d'articles, parue un quart de siècle plus tard, de mars 1921 à février 1922, fait l'objet, à l'instar de la première, d'une publication sous forme de livre l'année suivante¹⁴. Cependant, on peut remarquer qu'un seul récit en gallo y a été ajouté : « Les deux galants¹⁵ ». Cette dernière histoire est différente des autres car il ne s'agit plus de mettre en scène des croyances ancestrales mais de relater une farce. Celle-ci fait plutôt penser aux paysanneries qui ont eu un certain succès entre 1908 et 1920 dans la *Chronique de Fougères*, puis dans le *Réveil fougerais*, et que nous évoquerons plus loin.

À côté des historiettes rapportant des traditions, Amand Dagnet fait paraître en 1925, toujours dans la *Chronique de Fougères*, une création littéraire intitulée *La fille de la Brunelas*¹⁶. Il s'agit, au départ, d'une œuvre théâtrale modeste, datée de 1894 mais dont on retrouve le thème dans un ouvrage qu'Amand Dagnet a publié quatre ans plus tôt sur le patois fougerais¹⁷. La pièce, composée d'un seul acte, est parue en 1901 dans la revue *L'Hermine*¹⁸. Le sujet de l'histoire est une courte idylle entre deux jeunes gens de la campagne, Liotte et François, aboutissant sur une demande en mariage. La version proposée en 1925 aux lecteurs fougerais comporte une suite à cette histoire sous la forme de deux actes supplémentaires. Le premier se situe en 1914, au moment du déclenchement de la Première Guerre mondiale, le second, en 1918, année de l'armistice. Vingt-cinq ans ont passé depuis que les amants se sont mariés. La vie familiale, juste avant le conflit, puis les départs du père et du fils au front constituent les thèmes principaux de ces deux derniers actes. Les mots et expressions gallos sont expliqués en français, ce qui n'était pas le cas

13. Ces textes écrits en parler du Coglais s'intitulent : *Les menoux de loups*, *Les piloux*, *La Chasse-Artus*, *Il y a du monde sous nous*, *Les avertissements* (Il s'agit de trois courts récits), *Le fouloux*.

14. DAGNET, Amand, *Au pays fougerais*, édité par H. Rebuffé, directeur du journal *La Chronique*, Fougères, 1923.

15. *La Chronique de Fougères*, 21 mai 1921.

16. *Ibid.*, du 23 mai au 4 juillet 1925.

17. DAGNET, Amand, *Le patois fougerais (dialecte haut-breton), essai de grammaire*, imp. V^{ve} Bonnioux, Laval, 1890, p. 85-87.

18. *Id.*, « La fille de la Brunelas – idylle fougeraise », *L'Hermine*, 1901, p. 153-175. L'auteur date son texte du 5 juillet 1894.

dans la première mouture. La même année, le texte fait l'objet d'une publication sous forme de livre¹⁹. Il faudra cependant attendre plus de dix ans pour voir la pièce mise en scène. Elle ne sera jouée que le 7 novembre 1936²⁰ au théâtre municipal de Fougères par le groupe gallo-breton dirigé par Gaït Corvaisier, sous l'égide de la Fédération régionaliste de Bretagne présidée par Jean Choleau²¹.

Joseph Chapron, le conteur averti

Joseph Chapron est né à Châteaubriant (Loire-Atlantique) en 1865 dans une famille de boulangers. Formé au métier de son père, il exerce cette profession comme ouvrier puis patron. À l'instar d'Adolphe Orain, sa scolarité se limite à l'instruction primaire qu'il reçoit à l'école des Frères de sa ville natale et dont il sort à l'âge de 14 ans. Après la boulangerie, il occupe divers emplois de comptable avant d'exercer celui de receveur municipal à Châteaubriant. Parallèlement à son activité professionnelle, il consacre ses loisirs à l'étude de sa région. Il acquiert ainsi progressivement le statut d'érudit local, s'intéressant à l'archéologie, à l'histoire mais aussi aux traditions populaires²². Il publie plusieurs ouvrages et articles pour diverses revues savantes. Il est lui-même membre de la *Société archéologique et historique de Nantes et de la Loire-Inférieure*. Parmi ses publications, les plus remarquées concernent une étude sur le château de Châteaubriant et une seconde sur Françoise de Foix. Il écrit dans la presse locale au début des années 1920. Pendant un temps, il collabore aux deux journaux en présence : *Le Journal de Châteaubriant*, de tendance républicaine, et *Le Courrier de Châteaubriant*, aux vues conservatrices et cléricales. Puis, à partir de 1924, il délaisse le premier pour le second. Dans cet hebdomadaire, il publie la plus grande partie de ses articles dont les plus intéressants, en ce qui concerne notre propos, sont ceux qui apparaissent sous la rubrique intitulée *Dictionnaire des coutumes, croyances et langage du pays de Châteaubriant*. Cette série commence le 6 octobre 1923 et dure jusqu'au 3 janvier 1925. Elle est, à la même époque, publiée sous forme de livre²³. Il s'agit à la fois de regrouper des renseignements sur les traditions locales mais aussi d'éditer un lexique de « patois ». L'intérêt de Joseph Chapron pour la langue gallèse se confirme lorsqu'il entreprend, entre septembre 1927 et juillet 1932, la parution des dix-neuf

19. *Id.*, *La fille de la Brunelas*, imp. H. Rebuffé, Fougères, 1926, 36 p.

20. Il y eut une première tentative, du vivant de Dagnet en juillet 1921, lors des fêtes bretonnes de Fougères (voir *Le Réveil breton*, n° 5, 4^e trim. 1921, et n° 11, 1^{er} trim. 1937) mais aucun acteur ne s'était alors senti capable de jouer en gallo !

21. Sous la rubrique de Fougères, dans *Ouest-Éclair* des 5 et 11 novembre 1936 et 10 janvier 1937, plusieurs articles relatent la première représentation de la pièce d'Amand Dagnet.

22. *Le Courrier de Châteaubriant*, 8 décembre 1934, nécrologie de Joseph Chapron.

23. CHAPRON, Joseph, *Dictionnaire des coutumes, croyances et langage du pays de Châteaubriant*, Châteaubriant, imp. Simon, 1924.

lettres de Jean Cudesot, toutes écrites dans l'idiome local. Cet auteur fictif, inventé par Joseph Chapron, est un paysan célibataire habitant le village de La Couyère, nom d'une commune du sud de l'Ille-et-Vilaine. Jean Cudesot exerce comme valet de ferme pour le compte d'une cultivatrice vivant seule avec ses enfants. Dans sa correspondance, il s'adresse à son cousin « Piarre ». Joseph Chapron livre alors au lecteur, sous un aspect divertissant et humoristique, ses connaissances sur le langage et les traditions rurales du pays de la Mée. Les récits de ses visites à la « tombe de la Fille », dans la forêt de Teillay, chez le « sorcier » ou aux foires locales sont des témoignages intéressants pour l'histoire culturelle de cette région. Cette série rustique se termine par le mariage de Jean Cudesot avec Marie, une paysanne comme lui. On peut remarquer la richesse de la langue employée par l'auteur, tant du point de vue des expressions que du vocabulaire, si bien que la lecture de ces lettres n'est pas aisée pour qui n'est pas familier du gallo. Joseph Chapron est, parmi les érudits, celui qui a poussé le plus loin l'utilisation du parler local dans la presse en produisant des récits d'une réelle qualité littéraire et en utilisant une langue bien différenciée du français.

Émile Bourrin, le collecteur

Émile Bourrin est sans doute le moins connu de nos érudits. Les éléments permettant de dresser son portrait ont été recueillis à travers les articles de *L'Écho de Paimbœuf*, journal dont il était un collaborateur régulier. Le reste des renseignements provient de l'état civil et de son dossier militaire. S'il a attiré notre attention, c'est à cause du glossaire du parler du pays de Retz qu'il a fait paraître dans *L'Écho de Paimbœuf*. Il s'agit alors de porter à la connaissance du public le fruit d'un collectage. La rubrique s'intitule « Les mots du terroir ». Ceux-ci sont publiés en plusieurs listes, de février 1937 à mai 1939, dans l'ordre alphabétique. Pour perfectionner ce travail, Émile Bourrin fait appel à la collaboration des lecteurs qui sont invités à lui envoyer non seulement leurs remarques mais aussi du vocabulaire qu'il n'aurait pas trouvé lui-même. L'auteur a d'autant besoin de cette aide qu'il n'est pas un campagnard, ni même natif du pays : il est né à Nantes en 1878, d'un père chef de train et d'une mère tailleuse. Il est lui-même typographe. Ce qui l'attache au pays de Retz, c'est sa mère, née à Pornic. Il s'installe avec elle dans cette petite ville côtière entre 1906 et 1907. Il y tient alors une petite imprimerie à laquelle il adjoint une librairie-papeterie²⁴. Cette entreprise lui permet d'ailleurs de publier un petit

24. *L'Écho de Paimbœuf*, 10 mars 1907. « Tribunal correctionnel de Paimbœuf, audience du 7 mars 1907 ».

Au cours de cette audience, on apprend qu'Émile Bourrin, imprimeur à Pornic, a fait une déclaration à la gendarmerie au sujet d'un délit commis par sa mère ; Arch. dép. Loire-Atlantique, 6 M 488, dénombrement de 1911, liste nominative des habitants de Pornic, Émile Bourrin habite le même logement que sa mère et sa sœur, la profession indiquée est celle d'imprimeur. La famille n'apparaît pas dans le recensement de 1906.

guide touristique de la région de sa composition et qui dévoile son intérêt pour les langues²⁵ : il y insère une présentation traduite en esperanto, allemand, anglais, italien, espagnol, breton, qualifié de langue nationale des Bretons, et même en vannetais ! On peut noter aussi un petit lexique d'expressions gallèses. Parallèlement à son métier, il rédige régulièrement des articles sur l'histoire de la région. Il est aussi connu pour avoir été celui qui a proposé, pour la première fois, de construire un pont sur l'estuaire de la Loire²⁶.

Jeanne Malivel, un gallo francisé

Jeanne Malivel est née à Loudéac dans une famille d'artisans en 1895. Elle est surtout connue pour son activité de peintre, de décoratrice et de sculptrice sur bois. Elle fonde, en 1923, avec des amis artistes le groupe des *Seiz Breur*²⁷. Il s'agit alors de constituer un pavillon breton lors de l'Exposition internationale des Arts décoratifs prévue à Paris en 1925. Les œuvres présentées doivent être inspirées par les traditions populaires de la Bretagne. C'est le début d'un mouvement qui dure jusqu'en 1947.

Outre ses activités artistiques, Jeanne Malivel développe un goût pour les chansons, les contes traditionnels mais aussi le parler local qu'elle a le projet de collecter. Une de ses grands-mères, aux remarquables talents de conteuse, lui a transmis une histoire qui lui plaît particulièrement, le conte des sept frères²⁸. Elle a alors l'idée de l'écrire en « patois » de Loudéac et elle adresse son manuscrit au journal local, *Le Petit Libéral de Loudéac*. La présentation faite de cette publication fait penser qu'il s'agit d'une première, comme l'explique le journaliste : « Nous sommes heureux de pouvoir publier la nouvelle suivante, de couleur locale très vivante, qu'a bien voulu nous confier une jeune Loudéacienne, dont nous avons pu, à différentes reprises, apprécier le talent artistique²⁹ ». Le texte paraît en trois livraisons, au cours du mois de mai 1922³⁰. Il est, en outre, illustré par des dessins de l'autrice. Jeanne Malivel a choisi de raconter

25. *Le Populaire de Nantes*, 17 août 1919. Sous la rubrique « Petits Échos nantais » (2^e page), on signale l'ouvrage d'Émile Bourrin « Un touriste à Pornic ». Nous n'avons pas trouvé de trace d'une édition antérieure.

26. *L'Écho de Paimbœuf*, « Notre Tribune – Et nous ? Quand aurons-nous un pont ? », 22 mai 1927 ; *ibid.* « De la côte d'Amour à la côte de Jade », 22 mai 1935.

27. AUBERT, Octave-Louis, *Jeanne Malivel, son œuvre et les sept frères*, Aubert, O.-L., éditeur, Saint-Brieuc, 1929, p. 209-211. Le nom des *Seiz Breur* qui signifie « sept frères » serait, d'après l'auteur de cet ouvrage, en rapport avec le nombre des évêques, premiers évangélisateurs de la Bretagne : Brieuc, Corentin, Malo, Paterne, Pol, Samson et Tugdual.

28. D'après Daniel Le Couédic, ce conte est directement à l'origine du nom du groupe. LE COUÉDIC, Daniel, VEILLARD, Jean-Yves (dir.), *Ar seiz breur, 1923-1947 : La création, bretonne entre tradition et modernité*, Terre de Brume, Musée de Bretagne, Rennes, 2000, 271 p., ici p. 23.

29. *Le Petit Libéral de Loudéac*, « Les sept frères – légende », 13 mai 1922.

30. MALIVEL, Jeanne « Les sept frères – légende », *Le Petit Libéral de Loudéac*, 13, 20 et 27 mai 1922.

l'histoire dans un français littéraire en introduisant plusieurs mots en gallo dont elle gomme la véritable prononciation. On sent donc, à l'instar d'Adolphe Orain, une forme de réserve à l'égard de cette langue orale. Ainsi, comprend-on que celle-ci ne peut servir qu'à illustrer un texte écrit en français et n'a pas pour vocation à le remplacer.

Parler dans la langue du peuple, un atout politique ?

À côté des érudits qui s'inscrivent dans une démarche savante ou littéraire s'agissant de Jeanne Malivel, d'autres auteurs se sont emparés du gallo pour faire valoir leurs idées politiques. Hormis quelques articles relevés dans le très catholique *Journal de Fougères* dont plusieurs fustigent les élus du camp opposé³¹, la plupart des textes politiques gallésants ont été trouvés dans la presse républicaine. En outre, ceux-ci concernent presque exclusivement l'arrondissement de Ploërmel auquel il faut ajouter la commune de Paimpont, toute proche mais située en Ille-et-Vilaine. En effet, entre 1911 et 1913, paraît une série de quatorze articles en gallo dans *La Dépêche bretonne* adressés aux habitants de ce village-frontière. Les textes, à la tonalité anticléricale, sont rédigés sous le pseudonyme de Juleau du Chêne dom Yaume³². Enfin, tous ces pamphlets politiques sont concentrés sur une période assez courte, de 1898 jusqu'en 1914. On en trouve très peu après 1914, à savoir 13 sur 472 recensés par Patrice Dréano et nous-même, soit à peine 3 %.

C'est dans les colonnes du *Réveil ploërmelais* que ce genre journalistique a été lancé à la fin du XIX^e siècle avec le sulfureux personnage de Mathurin Faucille. Ce nom apparaît pour la première fois le 28 novembre 1897. On annonce alors son premier article en parler local : « [...] à partir de dimanche prochain, et tous les quinze jours ensuite, notre nouveau collaborateur, Mathurin Faucille, donnera une causerie en patois qui ne manquera pas d'intéresser tout le monde mais spécialement nos braves ouvriers et paysans³³ ». Cet hebdomadaire a été lancé deux mois et demi plus tôt³⁴. Son but est alors d'opposer le point de vue républicain face au très conservateur et très catholique *Ploërmelais* mais aussi de préparer les élections législatives du 8 mai 1898. L'enjeu est important car, lors des deux derniers scrutins, en 1889 et 1893, le duc de Rohan, député monarchiste depuis 1876, était le seul candidat

31. Dans *Le Journal de Fougères*, entre décembre 1904 et janvier 1908, nous avons relevé six articles visant des personnalités républicaines.

32. Dans *La Dépêche bretonne*, paraissent du 7 mai 1911 au 3 août 1913 quatorze articles en gallo signés « Juleau du Chêne dom Yaume ».

33. *Le Réveil ploërmelais*, n° 10, 21 novembre 1897, p. 2.

34. *Le Réveil ploërmelais* paraît pour la première fois le 12 septembre 1897. Le tirage annoncé est de 2000 exemplaires.

à sa propre succession³⁵. Les articles signés « Mathurin Faucille », au nombre de treize, apparaissent sous la forme de lettres écrites en gallo. Toutes, sauf une, sont adressées aux « gas de Pieurmet et de tout l'arrondissemin ». La première date du 5 décembre 1897 et la dernière du 12 juin 1898. Le style, employant fréquemment les jurons et les invectives, est assez vulgaire. L'ennemi à abattre est le duc de Rohan. Dans les lettres de Mathurin Faucille, il est décrit comme un incapable qui profite du travail des paysans. Il est comparé au Chat botté qui « n'en a jamé foutu un coup à la Chambre, qui est bête comme le p'tit pourcet que Perrine a acheteu gnia quinze jours à Josselin³⁶ ».

Le candidat républicain opposé au duc est un personnage un peu inattendu. Il s'agit d'un ecclésiastique morbihannais privé d'exercer par son évêque : l'abbé Camper. *Le Réveil ploërmelais* vante sa proximité avec le peuple et sa capacité à parler la langue gallèse. Il fait ainsi dire aux paroissiens de Radenac qui l'ont connu comme desservant : « Quand i jargoisait o nous dehors, i donné bougrement ben a comprendre ; i dê même ben le gallo³⁷ ».

La campagne électorale prend un tour de plus en plus vif lorsque l'abbé Camper, jusque-là resté à Paris, s'engage à partir du 11 avril dans une tournée de conférences à travers l'arrondissement de Ploërmel³⁸. Des troubles ont lieu presque partout. La tournure des événements et le ton injurieux employé par *Le Réveil ploërmelais* finissent par devenir insupportables au duc de Rohan qui défère le journal républicain devant les tribunaux. Le jugement a lieu après les élections. Au cours du procès en correctionnelle, le 11 août 1898, mais aussi du jugement en appel, du 30 novembre 1898, on apprend avec stupeur que la prose si peu délicate de Mathurin Faucille pourrait être l'œuvre de l'abbé Camper lui-même³⁹. En effet, deux affiches écrites en gallo et placardées dans différents endroits de l'arrondissement, dont l'une est intitulée « Lettre de Mathurin Faucille » et l'autre « Lettre de Perrine Faucille à Pelo le Duc⁴⁰ », sont signées de sa main.

Mais qui est cet abbé Camper aux allures si atypiques ? Enfant du pays, il est né à Josselin, d'un père tanneur, en 1864. Son père est gallésant et sa mère parle breton,

35. Arch. dép. Morbihan, M 4715, élections législatives, 1898-1899, notice concernant Alain de Rohan-Chabot, député monarchiste du Morbihan, rédigée par le sous-préfet de l'arrondissement de Ploërmel, le 4 février 1898.

36. *Le Réveil ploërmelais*, 20 mars 1898, lettre de Mathurin Faucille.

37. *Ibid.*, 6 mars 1898, lettre de Mathurin Faucille.

38. Arch. dép. Morbihan, M 4715, élections législatives, 1898-1899, lettre du sous-préfet de Ploërmel au préfet du Morbihan, 12 avril 1898.

39. *Ibid.*, 4 U 314, jugement correctionnel, n° 80, du 11 août 1898, prononcé par le tribunal civil de première instance de Ploërmel ; Arch. dép. Ille-et-Vilaine, 1 U 6077, arrêt de la chambre des appels de police correctionnelle de la cour de Rennes, n° 436, du 30 novembre 1898.

40. Le texte de cette affiche a été repris dans l'hebdomadaire *Le Réveil ploërmelais*, 8 mai 1898.

détails que le prêtre met en avant pour se dire proche du peuple. Il a exercé comme vicaire successivement à Radenac et La Roche-Bernard⁴¹. Dans cette dernière paroisse, il s'est fait remarquer pour ses talents oratoires. A-t-il eu une action pastorale un peu trop intempestive ? C'est possible car l'évêque décide de le nommer à Malestroit en mars 1895, au grand dam de l'intéressé⁴². Comme ce dernier refuse la mutation proposée, l'évêque lui interdit de dire la messe dans tout le département⁴³. Pourquoi ce prêtre sans paroisse décide-t-il de se lancer ensuite dans la politique ? Cela reste un mystère. En effet, il n'est pas connu pour appartenir au groupe des abbés démocrates comme l'abbé Mancel, fer de lance des premières organisations syndicales agricoles, ou l'abbé Trochu, fondateur d'*Ouest-Éclair*⁴⁴. Son action politique est d'ailleurs décriée *a posteriori* par le correspondant ploërmelais de ce journal⁴⁵. Quoiqu'il en soit, appuyée par le sous-préfet, sa candidature aux élections législatives de 1898 dans l'arrondissement de Ploërmel finit par s'imposer.

Quant à l'emploi du gallo, c'est la première fois qu'on l'observe dans la presse morbihannaise. Il désarçonne d'ailleurs quelque peu les opposants conservateurs du *Ploërmelais*. Au départ, ce journal tente de répondre en utilisant les mêmes procédés langagiers : deux articles rédigés en gallo sont adressés à Mathurin Faucille. L'un d'eux, écrit par un certain Pierre Gourdin, met en doute le fait qu'il soit un cultivateur : « Si tu étais un paisan comme mai ptêtre ben que j'nous accorderions en buvant une chopine mais tu es un Monssieu qui veut nous engueuser⁴⁶ ». Cependant, dès la mi-janvier, cette tactique est abandonnée. Rapportant un dialogue entre deux électeurs, l'auteur du *Ploërmelais* prend ainsi la peine de préciser : « Je traduis, car nos gens n'aiment qu'à demi qu'on usurpe leur langage⁴⁷ ». La qualité du gallo écrit par Mathurin Faucille est même attaquée. Il lui est ainsi reproché d'écrocher le « patois du pays de Josselin⁴⁸ ». De son côté, la Cour d'appel de Rennes, examinant les affiches du même personnage, qualifie le langage employé de « patois grotesque⁴⁹ ». Ces critiques linguistiques indiquent que les articles de Mathurin Faucille sont

41. Arch. dép. Morbihan, M 4715, notice du sous-préfet de Ploërmel à l'attention du préfet au sujet de l'abbé Camper, 19 avril 1898.

42. *Semaine religieuse du diocèse de Vannes*, 21 mars 1895, p. 3.

43. *Le Ploërmelais*, 17 avril 1898, p. 1.

44. CORVAISIER, Francis, *Les abbés démocrates, Église et émancipation paysanne en Bretagne au début du xx^e siècle*, Apogée, Rennes, 2003, 383 p.

45. *Ouest-Éclair*, 21 mars 1900, rubrique du Morbihan.

46. *Le Ploërmelais*, 2 janvier 1898, lettre intitulée « Pierre Gourdin aux gars de Piermet et de l'arrondissement ».

47. *Ibid.*, 16 janvier 1898, « Entendu entre deux électeurs », article non signé. L'auteur veut dire qu'il traduit en français le dialogue entendu en gallo.

48. *Ibid.*, 2 janvier 1898, lettre adressée au directeur du journal et signé le Lynx.

49. Arch. dép. Ille-et-Vilaine, 1 U 6077, arrêt de la chambre des appels de police correctionnelle de la cour de Rennes, n° 436, du 30 novembre 1898.

peut-être plus à considérer comme s'inspirant du gallo qu'une expression fidèle de la langue locale.

En utilisant le gallo, la volonté de l'abbé Camper est de parler le langage du peuple. Cette audace a sans doute payé. En effet, son score, à savoir 38 % des voix, est plus qu'honorable compte tenu de la primeur d'une candidature républicaine dans cet arrondissement⁵⁰. Encouragés par ce succès relatif, d'autres auteurs, tous anonymes, vont marcher dans les sillons tracés par Mathurin Faucille dont un certain Matauë de La Rochette, que nous n'avons pu identifier. Ce dernier rédige alors en gallo près de quatre-vingts articles politiques, dans deux journaux républicains, qui défraient la chronique dans le pays de Mauron entre 1906 et 1911. Cependant, contrairement à Mathurin Faucille, cet auteur ne limite pas son propos à fustiger ses adversaires. Il aborde également les thèmes chers aux Bleus comme la défense de l'école publique et laïque, les bienfaits de l'impôt sur le revenu ou l'intérêt de la loi de Séparation de l'Église et de l'État. En juillet 1910, Paul Maulion, candidat radical, soutenu par Matauë de la Rochette, est élu d'une courte tête comme conseiller général du canton de Mauron. Là encore, on peut constater que la prose gallésante du pamphlétaire a accompagné l'essor du camp républicain. Jean-Jacques Monnier note d'ailleurs l'ancienneté du radicalisme de la région comprise entre Mauron et Paimpont. Il explique : « Les petits paysans étaient nombreux, ainsi que les ouvriers et saisonniers agricoles, avec un début de déchristianisation⁵¹ ».

Du gallo pour faire rire

Dès le début du xx^e siècle, on voit apparaître dans les journaux des paysanneries, c'est-à-dire des récits comiques en gallo qui mettent en scène des ruraux. L'essentiel de ce genre littéraire, en ce qui concerne la presse, n'apparaît que dans la région fougèraise. Nous n'en avons pas trouvé ailleurs. Pourtant, les paysanneries jouées sur scène ont été diffusées plus largement. On peut citer Mystringue (Henri Calindre) dans la région de Ploërmel ou Maurice Renault qui s'est produit à Rennes mais aussi dans le pays de Châteaubriant⁵². Bien qu'ayant des traits communs, les auteurs de ce genre comique possèdent cependant chacun une sensibilité différente à l'égard du monde rural.

Amand Cocar et la diffusion du modèle sarthois

Amand Cocar se rapproche, par certains côtés, de la tendance érudite. Il tient, de 1904 à 1906, dans *La Chronique de Fougères*, sous le pseudonyme de Guélandry, une

50. Arch. dép. Morbihan, 3 M 271, Résultat des élections législatives du 8 mars 1898.

51. MONNIER, Jean-Jacques, *Le comportement politique des Bretons*, Rennes, PUR, 1994, p. 84-85.

52. MANDARD, Léandre, *op. cit.*, p. 27-32.

rubrique intitulée « À travers le pays de Fougères – Voyage en zig-zag⁵³ ». Il s'agit alors de convier le lecteur à un périple au sein de l'arrondissement. Des indications historiques et géographiques sont données sur chaque commune visitée. Une quinzaine de fois, l'auteur donne la parole aux paysans et paysannes de l'endroit. C'est à cette occasion qu'il les fait s'exprimer en gallo.

L'auteur est né à Saint-Brice-en-Coglès en 1864, dans une famille assez aisée puisque le père, propriétaire, l'envoie suivre des études secondaires au collège Saint-Martin de Rennes. Avant d'entrer dans le journalisme à l'âge de 40 ans à *La Chronique de Fougères*, il a été receveur des hospices de Fougères. Il finit sa carrière professionnelle comme bibliothécaire de la ville en 1916, emploi qu'il n'occupe que quelques mois du fait de son décès le 26 février 1917.

Il est décrit comme aimable et cultivant des relations parmi tous les partis. Sa connaissance du pays fougerais est remarquable. À cet égard, *Le Réveil fougerais* déclare : « Il excellait aussi, connaissant parfaitement la région, à faire ressortir dans des dialogues vivants, le caractère rusé et malicieux de nos campagnards et leur langage pittoresque⁵⁴ ». *La Chronique de Fougères* ajoute : « Ses histoires de pêche et de chasse sont connues de tous les Fougerais et ses paysanneries faisaient le bonheur des lecteurs qui connaissent notre savoureux patois⁵⁵ ».

Amand Cocar ne se contente pas d'employer le gallo pour illustrer ses propos érudits. Il introduit également un genre nouveau dans la presse fougeraise : les paysanneries. Elles ont d'abord été publiées dans *La Chronique de Fougères*, au nombre de trente-et-une, de janvier 1908 à février 1914. Puis, à partir de décembre 1913 et jusqu'en septembre 1918, on en recense dix dans le *Réveil fougerais*, journal dont l'orientation républicaine modérée correspond davantage aux idées politiques de l'auteur⁵⁶. Sur ces quarante et une paysanneries, une seule est signée du pseudonyme de « Guélandry ». Les autres portent la marque de « Koeurgis », de « Maître Quéru adapté par Koeurgis » ou tout simplement « Maître Quéru ». Quel est ce mystérieux personnage ? En réalité, Maître Quéru est un pseudonyme utilisé par un journaliste très en vogue au-delà des limites de la Bretagne, Paul Blin, rédacteur en chef du *Bonhomme sarthois*, journal aux opinions républicaines assez radicales⁵⁷. Ce dernier a commencé à publier ses premières paysanneries dans une rubrique qu'il appelle « Propos du bonhomme », en septembre 1896, soit douze années avant celles de

53. *La Chronique de Fougères*, « À travers le pays de Fougères », du 12 novembre 1904 au 24 février 1906.

54. *Le Réveil fougerais*, nécrologie d'Amand Cocar, 3 mars 1917.

55. *La Chronique de Fougères*, nécrologie d'Amand Cocar, 3 mars 1917.

56. Amand Cocar, adhérent aux idées du *Réveil fougerais*, avait publié des paysanneries dans ce journal trois mois après la parution du premier numéro daté du 27 septembre 1913.

57. *Mayenne-Journal*, 4 juillet 1909, « Maître Quéru », p. 1.

Cocar⁵⁸. Comme elles ne sont pas écrites dans le parler de la région de Fougères, Amand Cocar a eu l'idée de les adapter. Comment les connaît-il ? Ces histoires ont commencé à circuler dans le département voisin de la Mayenne dès leur publication dans la Sarthe à travers un hebdomadaire, également républicain, intitulé *Le Journal de Laval et de la Mayenne*⁵⁹. Il est probable qu'Amand Cocar les a d'abord lues dans ce journal.

Trente-trois des quarante et une paysanneries rédigées par Amand Cocar ont été retrouvées dans les colonnes du *Bonhomme sarthois*, soit 80 %. C'est donc sa principale source d'inspiration. En ce qui concerne les huit autres textes, quatre peuvent être attribuées à Amand Cocar lui-même. Le doute demeure pour les quatre restants.

Du point de vue de la traduction, le travail d'Amand Cocar est inédit : les textes de Paul Blin ont eu du succès au-delà des frontières de la Sarthe, en Mayenne et jusque dans le pays de Vitré⁶⁰, mais ils n'ont pas été modifiés ailleurs qu'à Fougères⁶¹. Quant au contenu des paysanneries, on peut remarquer que le ressort du comique est fondé, d'une part, sur les décalages sociaux et, d'autre part, sur la supposée maladresse des ruraux face à la modernité. Dans le premier cas, le rieur est du côté des paysans et se moque des habitudes des classes supérieures. Il met en exergue l'intelligence des ruraux et leur sens pratique face aux vanités bourgeoises. Dans le second cas, on peut penser que ces histoires font rire à la fois les habitants des campagnes qui se pensent plus modernes que leurs congénères mais aussi tous ceux qui les ont quittées pour aller travailler en ville. Ce n'est sans doute pas anodin si Amand Cocar fait également publier, entre 1909 et 1914, ses histoires en gallo dans *Le Petit fougerais*, journal surtout lu par les ouvriers⁶².

58. *Le Bonhomme sarthois*, 6 septembre 1896, « Propos du Bonhomme » signé Maître Quéru, p. 2. Il s'agit du premier numéro du journal.

59. *Journal de Laval et de la Mayenne*, 18 octobre 1896, « Propos du Bonhomme ». Il s'agit de la reproduction du premier texte paru dans *Le Bonhomme sarthois* le 6 septembre 1896. Le rédacteur du journal précise sa source. Il indique également que ces textes écrits en parler du Maine intéresseront particulièrement les campagnards. À partir du 21 février 1897 et jusqu'au 25 janvier 1914, le *Journal de Laval et de la Mayenne* publiera, tous les dimanches, avec quelques semaines de décalage, les articles de Maître Quéru parus dans les colonnes du confrère sarthois.

60. *Le Patriote de Bretagne*. Ce journal vitréen de tendance républicaine a fait paraître, en 1912 et 1913, plusieurs articles intitulés « Propos du bonhomme » qui sont les reproductions des textes que Paul Blin a publiés dans *Le Bonhomme sarthois*.

61. À Vitré, il ne s'est présenté personne pour les adapter. Le parler manceau, même s'il peut paraître étrange à leurs oreilles, est compréhensible pour des Fougerais et des Vitréens. Les différences sont surtout phonologiques et lexicales. D'autre part, il semble que *Le Patriote de Bretagne* reprenne sans modifications des textes parus dans d'autres journaux républicains. Il publie ainsi les textes en gallo de *La Dépêche bretonne* signés Juleau du Chêne alors que ces derniers s'adressent principalement aux habitants de Paimpont.

62. Arch. dép. Ille-et-Vilaine, 2 T 64, lettre du sous-préfet de Fougères au préfet, 17 avril 1896. Dans cette lettre, le sous-préfet explique que *Le Petit fougerais* ne se vend qu'à Fougères et est beaucoup

Georges Jarrier, de l'observation à la condescendance

Preuve de leur popularité, après la mort d'Amand Cocar, en février 1917, le *Réveil fougerais*, republie une vingtaine de ses paysanneries jusqu'en 1920.

Une vingtaine d'autres, de provenances diverses, vont aussi lui succéder, mais de manière beaucoup plus ponctuelle, jusqu'en 1935. Parmi les auteurs de ces dernières, Georges Jarrier est le seul qui signe, sans utiliser de pseudonyme, les paysanneries qu'il publie. Il faut dire que c'est alors un acteur reconnu. Enfant de la balle, il naît en 1872 à Rodez alors que ses parents, comédiens, sont en tournée. On ignore la date de son arrivée à Rennes, mais nous savons néanmoins qu'il a commencé à fréquenter le lycée de la ville en octobre 1884. Après avoir mené pendant dix ans une carrière sportive comme coureur cycliste, il décide finalement de suivre la voie tracée par ses parents. Ainsi, il fréquente, de 1898 à 1908, le cours très novateur du Théâtre-Antoine à Paris. Il est d'ailleurs remarqué, dès cette époque, pour son aptitude à jouer les rôles de paysans⁶³. De retour à Rennes, il fonde la Société d'art dramatique rennais et ouvre un cours de déclamation au conservatoire municipal⁶⁴. Dès cette époque, il met en scène des paysanneries remarquées bien que peu nombreuses. Nous n'en avons recensé que quatre. Trois sont de sa composition : *Y a des pommes*, *Tout à la mécanique* et *Au pur Jus*, ce dernier texte, joué dès 1906, ayant été son plus grand succès. La quatrième paysannerie intitulée *La famille à Mathurin* est une œuvre de Yann Nibor, chansonnier des marins, elle doit être dite en parler malouin. Outre ces monologues, on relève deux pièces de théâtre adaptées par Georges Jarrier en gallo. La première, *La Mariotte*, a été écrite par Pierre Veber et M. Soulié⁶⁵. Quant à la seconde, *Mariage d'argent*, elle est d'Eugène Bourgeois⁶⁶.

C'est entre 1919 et 1921 que *Le Réveil fougerais* fait paraître cinq paysanneries inventées par le comédien mais qui n'apparaissent pas dans son répertoire de scène. Les récits sont rédigés en français et les dialogues, qui sont assez longs, en gallo, probablement dans le parler rennais que Georges Jarrier connaît bien. Le sous-titre de toutes ces histoires, « Trait de caractère paysan », donne à lui seul le ton. On devine alors une volonté manifeste d'enfermer les ruraux dans des stéréotypes. Quatre des cinq récits en donnent une vision défavorable. Dans « Prodigalité », le couple d'éclusiers gallésants est d'une pingrerie totale et souffre pour chaque dépense que leur cause leur fille malade. Dans « Maternité », la mère du soldat

lu par les ouvriers. La première paysannerie d'Amand Cocar parue dans *Le Petit fougerais* est datée du 12 avril 1909, la dernière du 18 février 1914. Nous en avons compté seize.

63. *Ouest-Éclair*, 26 octobre 1943, p. 1.

64. JEAY, Claude, JORET, Éric, SACHET, Claudia, *Traces éphémères, histoire de théâtre*, Arch. dép. Ille-et-Vilaine, Rennes, 2016, p. 174-177.

65. *Ouest-Éclair*, 31 mai 1911, « La soirée rennais – À la société d'art dramatique », p. 3.

66. *Ouest-Éclair*, 24 janvier 1921, « Le bal des Normands de Bretagne », p. 3.

hospitalisé se montre plus avare que soucieuse de l'état de santé de son fils. « Le p'tit mic » tourne en dérision l'obsession du cantonnier pour cette boisson très populaire qui consiste en un café arrosé d'eau-de-vie. Quant à « Comparaison », la vieille femme apparaît aussi maladroite que sottise dans ses paroles. Il n'y a que « Le lièvre à Jamin⁶⁷ » qui sauve l'ensemble en présentant un chasseur tout à fait malin. Finalement, en cinq récits, est brossé le portrait classique du paysan avare, maladroit, porté sur l'alcool mais rusé à la chasse autant qu'en affaires : Georges Jarrier, artiste bourgeois, tout en utilisant le langage des campagnards, ne fait que reproduire les préjugés de sa classe sociale. À cet égard, un document trouvé dans son dossier professionnel dévoile son opinion sur le gallo. Il s'agit d'une lettre qu'il adresse au directeur du conservatoire au sujet des candidatures de jeunes gens qui voudraient suivre son cours. Il y déclare : « Un essai de quelques minutes, portant sur une série de petites épreuves à mon usage personnel, m'a permis de constater, tout de suite, que chacun de ces candidats avait une articulation défectueuse et un accent local déplorable⁶⁸ ». Par ailleurs, pour rendre son personnage de paysan plus crédible dans le monologue intitulé *Au pur jus*, il déclare assister aux foires du Champ de Mars, à Rennes, le premier de chaque mois, afin d'étudier le parler local⁶⁹. Son rapport avec la langue gallèse est donc avant tout dominé par un souci professionnel et artistique. Sans doute, avec ces caractéristiques, ses paysanneries sont-elles plus appréciées à la ville qu'aux champs !

Joseph Coquelin, l'homme du terroir, ami des paysans

Contemporaines des paysanneries de Georges Jarrier, dans les mêmes colonnes du *Réveil fougerais*, apparaissent également celles de Joseph Coquelin. Ce dernier est né en 1882 à Pontmain (Mayenne), village-frontière proche du pays fougerais, dans une famille d'aubergistes. À l'issue de la Première Guerre mondiale, éprouvé par de graves blessures au combat, il s'adonne à l'écriture poétique et publie trois ouvrages⁷⁰. Ses aptitudes rédactionnelles, il les met également au service de plusieurs journaux proches des milieux catholiques : *Le Réveil fougerais*, *Le Journal de Fougères* et *Le Nouvelliste de Bretagne*. Profondément croyant et engagé socialement, il participe, au début des années vingt, à l'action que mène l'abbé Bridel pour organiser les ouvriers fougerais. Membre de l'Association catholique de la jeunesse française (ACJF), il est responsable de l'Union syndicale catholique, embryon local de la

67. *Le Nouvelliste de Bretagne*, 11 décembre 1921, « Les plus belles histoires de chasse de notre concours ». Cette paysannerie de Georges Jarrier a obtenu le premier prix.

68. Arch. mun. Rennes, 1844 W 61, dossier professionnel de Georges Jarrier, professeur au conservatoire de musique et de déclamation, lettre de Georges Jarrier au directeur du conservatoire, 16 octobre 1934.

69. *Rennes-Théâtre*, année 1908-1909, n° 55, « Au pur jus ».

70. COQUELIN, Joseph, *Émeraudes*, Paris, Aubert, 1917, 94 p. ; *Id.*, *Lauriers vengeurs*, Fougères, H. Rebuffé, 1919, 104 p. ; *Id.*, *Le rêve aux édens perdus*, Fougères, H. Rebuffé, 1931, 167 p.

future Confédération française des travailleurs chrétiens (CFTC), ainsi que directeur de l'organe de presse qui porte ses idées, *Fougères-Travail*⁷¹.

Cette fois, il ne s'agit pas de traduire, comme l'avait fait Amand Cocar, des paysanneries inventées ailleurs. Celles-ci sont véritablement de son cru. Encore une fois, l'auteur s'avance masqué sous des pseudonymes divers : Robinson, José Depincé, Jean Ronceras du Patis ou J. Barry. Il fait paraître huit histoires de 1920 à 1923, puis la série s'arrête. Toutes sauf « La chanson des gas d'Parigneu » sont republiées après la Seconde Guerre mondiale dans *La Chronique républicaine* sous le pseudonyme de Jean du Nançon⁷². L'auteur déploie alors, avec verve et humour, ses talents de conteur en augmentant considérablement son répertoire. De 1948 à 1960, année de sa disparition, on compte près de 150 histoires en langue gallèse de sa composition⁷³.

Dans les propos de Joseph Coquelin, on peut noter une grande connaissance des mentalités rurales ainsi qu'une volonté de défendre les gens de la campagne contre les préjugés des habitants des villes. Cependant, cela ne l'empêche pas de se moquer parfois des travers de certains ruraux comme ce pauvre « gars Muffiat » qui ne sait pas jouer au football et fait perdre son équipe⁷⁴.

Les chroniques rurales

Différant des paysanneries dont le but est de faire rire, les chroniques rurales se présentent comme des séries d'articles qui relatent la vie quotidienne des campagnards. Le lecteur peut facilement s'y reconnaître et partager l'humour sous-jacent de ces tranches de vie rurale. Même si ce genre se diffuse partout, c'est surtout dans les pays de Châteaubriant et de Guérande qu'on en trouve le plus.

Joseph Guihéry, entre la ville et les champs

Dans le *Nouvelliste de Bretagne*, journal aux vues catholiques et conservatrices, apparaît, au début des années 1920, une chronique en « patois d'Ille-et-Vilaine » attribuée à une certaine « Marie-Ange Cordeau ». En réalité, elle a été rédigée par Joseph Guihéry. Ce journaliste est né à Rennes en 1888, d'un père cheminot⁷⁵. Dans sa jeunesse, il fréquente assidûment le patronage catholique Notre-Dame de Toutes Grâces, ancêtre des Cadets de Bretagne. Il y apprend la gymnastique, l'athlétisme, le football mais s'y initie aussi au théâtre. Non seulement, c'est un sportif accompli

71. *La Chronique républicaine*, 20 août 1960, nécrologie de Joseph Coquelin.

72. BAUGE, Jean-Yves, *Le Pays de Fougères*, n° 50, 1984, p. 24-25.

73. *La Chronique républicaine*, 9 février 1957, « Notre collaborateur et ami Joseph Coquelin à l'honneur ».

74. *Le Réveil fougerais*, 3 novembre 1923, « Le gars Muffiat garde-but ».

75. Arch. mun. Rennes, registre des naissances de 1888. Sur l'acte de naissance de Joseph Guihéry, il est indiqué que son père exerce la profession de surveillant à la gare.

mais il démontre également des talents d'organisateur. Ainsi, en juillet 1910, à l'âge de 22 ans, il lance le Challenge armoricain, première course à pied du pays rennais⁷⁶. À 25 ans, il a déjà intégré la direction des structures associatives en devenant secrétaire du comité sportif rennais⁷⁷. Ce bagage éducatif et sportif va beaucoup compter lorsqu'il est embauché, avant la Première Guerre mondiale, par le *Nouvelliste de Bretagne*⁷⁸. Il y est remarqué pour ses chroniques sportives mais aussi pour ses propos en gallo parus, presque toutes les semaines, de juin 1920 à janvier 1921. Dans vingt-neuf courts récits, l'auteur décrit les mœurs de ses concitoyens. Certains, ayant pour thèmes le baptême ou la noce, concernent davantage les ruraux, d'autres, comme la démonstration de gymnastique, évoquent plutôt les loisirs des « villotins » que sont les Rennais. Parfois, la chronique tient plutôt du billet moral comme ce poème qui compare la vie des animaux de ferme à l'existence des alcooliques ou cette dénonciation de l'avarice supposée du paysan. Enfin, le propos politique, bien que discret, n'est pas totalement absent lorsqu'il conclut un récit sur le passage des saltimbanques en les comparant aux hommes politiques et à leur sens de l'illusion.

Les lettres du père Mathurin, le paysan conservateur

Dans *Le Courrier de Châteaubriant*, dont la tendance politique est proche du *Nouvelliste de Bretagne*, paraissent, de décembre 1932 à janvier 1942, une série de lettres signées du « père Mathurin » et adressées à « Monsieur le journalisse ». Nous en avons compté 162, sans doute précédées de deux autres signées par le « père Machin », parues successivement le 6 avril 1929 et le 11 juin 1932. En effet, le style de ces deux textes précurseurs annonce celui des lettres du « père Mathurin ». On y trouve la même adresse à « Monsieur le journalisse » ainsi que la mention du gars Louis, son ami agriculteur. Derrière tous ces articles se cache probablement un unique auteur que nous n'avons pu identifier. Le contenu des lettres comporte un propos sur la vie quotidienne auquel s'ajoute un discours politique conservateur opposé à la gauche républicaine. Cependant, ce dernier aspect, assez présent au début, s'estompe au fil des parutions.

L'auteur évoque le cycle des travaux des champs avec les labours, les semailles, les récoltes, la fenaison et les battages sans oublier la tuerie du cochon. Les événements qui rythment l'existence sont aussi relatés. C'est le cas des noces, des enterrements, des fêtes traditionnelles comme Noël, le carnaval ou la Saint-Jean. Les foires, en particulier, occasions de rencontres importantes pour les affaires et la convivialité, sont narrées avec précision.

76. *Le Nouvelliste de Bretagne*, 22 mars 1928.

77. *Ouest-Éclair*, 14 novembre 1913.

78. *Le Nouvelliste de Bretagne*, 9 avril 1919. Dans un article intitulé « La vie sportive », on indique que J. Guihéry, ancien chroniqueur sportif avant la guerre, est de retour.

Mais dans les années 1930, la modernité surgit de toutes parts. Le sport suscite en premier lieu l'intérêt de l'auteur. Il commente les courses de vélo, les meetings aériens, les matchs de football, de basket mais aussi de rugby. Le cinéma ou la photographie sont également à l'honneur. Enfin, l'arrivée de l'électricité et de la TSF dans les campagnes est une révolution technologique sans précédent. Finalement, même s'il semble regretter un monde qui s'en va, le père Mathurin apprécie les nouveautés. Fasciné par les changements, il se révèle moins conservateur qu'il n'en a l'air.

Le mystérieux auteur des mille petites histoires d'Herbignac

De novembre 1921 à février 1944, soit pendant environ vingt-deux années, un même auteur rédige une chronique hebdomadaire en gallo dans plusieurs journaux guérandais. Au total, il publie plus de mille récits. Cette aventure journalistique commence simultanément dans *Le Guérandais* et *Guérande-Journal*. Paraissent alors, sous la rubrique d'Herbignac, de courts textes aux contenus divers : des propos d'ivrogne, une chanson de conscrits, de brefs commentaires sur la foire et le marché. Trois mois après, l'auteur anonyme prend confiance et occupe tout l'espace de la rubrique locale avec son gallo, utilisé même pour donner les avis de naissances : « Stanislas Audrain, au bourg ; Jean Guihéneuf, au bourg. Ça fera deux petits *gas* de *pu* pour *sarvi* la France⁷⁹. » Le 18 août 1923, il ose une version gallésante du programme de la fête d'Herbignac⁸⁰.

En réalité, derrière l'anonymat se cache le correspondant des deux journaux pour la commune d'Herbignac, Léon Fonteneau⁸¹. Ce dernier n'est pas, au départ, familier du gallo parlé dans le pays de Guérande. En effet, il est né en 1866 dans le Maine-et-Loire, à Tillières, village frontalier de la Loire-Atlantique. Sa femme, née en Vendée, ne l'est pas non plus⁸². Cependant, ayant vécu dans une famille de paysans, il connaît le parler de sa région natale qui a sans doute beaucoup de traits communs avec celui du pays guérandais⁸³. Habitant Herbignac depuis au moins 1903, il y exerce la profession d'huissier⁸⁴. Il s'occupe également d'assurances et de banque⁸⁵. Il devient conseiller municipal en 1935⁸⁶. Grâce à cette position sociale,

79. *Le Guérandais*, 4 mars 1922, rubrique d'Herbignac.

80. *Ibid.*, 18 août 1923.

81. *La Presqu'île guérandaise libérée*, nécrologie de Léon Fonteneau, 20 mai 1945.

82. Arch. dép. Loire-Atlantique, 6 M 246, dénombrement de 1926, liste des habitants d'Herbignac.

83. Arch. dép. Maine-et-Loire, registre d'état civil de Tillières (1861-1870). L'acte de naissance de Léon Fonteneau précise qu'il est né le 16 avril 1866. Ses parents sont cultivateurs.

84. *La Presqu'île guérandaise*, 5 octobre 1903, « Tribunal correctionnel de Saint-Nazaire ».

85. *Ibid.*, 26 novembre 1921, « Une banque à Herbignac » ; *ibid.*, 30 septembre 1928, publicité pour une société d'assurances.

86. *Ibid.*, 5 mai 1935, rubrique d'Herbignac.

il entretient beaucoup de relations avec ses concitoyens. Il connaît bien leur vie, leurs problèmes. Il va pouvoir utiliser cette matière pour écrire ses chroniques.

Retrouver son identité n'a pas été facile car Léon Fonteneau est facétieux. Au fil de ses histoires, il donne des indications personnelles qui sont fantaisistes. Par exemple, le nom de sa femme change souvent ainsi que les détails sur ses enfants. Il se fait passer pour un vieux paysan et appelle même à la suppression des huissiers⁸⁷ ! Mais l'allusion à son élection comme conseiller municipal est vraie. Il en est de même lorsqu'il affirme que cela fait plus de trente ans qu'il habite le pays. La plupart des événements commentés tels que les foires, les marchés ou les fêtes de village sont également bien réels.

Entre fiction et réalité, le récit a des allures d'almanach. On voit ainsi se succéder les saisons avec leur lot d'intempéries. La récurrence des thèmes est inévitable : l'ouverture de la chasse, la récolte des champignons, des châtaignes, la tuerie du cochon, la fête du village, etc. Au sein de cette chronique rurale, on relève un événement dont la redondance est frappante, le changement d'heure. Institué dès 1917 pour réduire les dépenses d'énergie, il est l'occasion pour l'auteur de développer son sens de l'humour en se moquant d'une décision gouvernementale sans doute très controversée parmi les gens de la campagne qui ont le soleil pour repère temporel⁸⁸. Ainsi, la manipulation de l'aiguille de l'horloge est une affaire délicate qui provoque bien des accidents et aussi quelques disputes conjugales. L'auteur ne craint pas de réécrire les mêmes scènes prenant soin cependant de modifier quelques détails.

On perçoit également l'intérêt de l'auteur pour la vie religieuse. En effet, il exprime le plaisir qu'il a de participer aux processions, aux fêtes paroissiales et aux activités du patronage. Il n'y a jamais d'allusion à la situation politique de la France et l'entrée en guerre n'est évoquée qu'une seule fois, lorsqu'il adresse ses vœux pour l'année 1940. Il continue d'ailleurs à rédiger ses chroniques sous l'occupation allemande. Le seul propos partisan qui apparaît, c'est pour défendre les écoles catholiques.

Enfin, comme le père Mathurin du pays de Châteaubriant, il observe les changements culturels et techniques auxquels il assiste dans l'entre-deux-guerres. Ainsi, l'apparition des nouvelles danses, celles qui ont traversé l'Atlantique comme le *fox-trot* et le *charleston*, lui rappellent les rondes d'autrefois chantées « au son de la goule⁸⁹ ». S'agissant des nouveaux moyens de locomotion, il raconte avec beaucoup d'humour comment il a écrasé quantité d'animaux avec son vélomoteur

87. *Ibid.*, « Propos du terroir », 31 décembre 1939.

88. L'institution d'une heure d'hiver différente de celle d'été a été votée par l'Assemblée nationale le 19 mars 1917.

89. *La Presqu'île guérandaise*, 19 janvier 1936, « Propos du terroir ».

exprimant finalement sa préférence pour la marche à pied⁹⁰. On devine alors la nostalgie du monde qu'il a connu et qui s'évanouit sous ses yeux.

Le gallo apparaît d'abord sous forme de mots ou d'expressions en italique au sein d'un texte écrit en français. Puis, à partir du 3 juin 1928, les deux langues ne sont plus distinguées. Une autre évolution est à remarquer, c'est l'emploi de plus en plus fréquent de mots inventés. Il commence par glisser quelques mots dès 1924 comme « coq civil » et « feu dentifrice », puis viennent les « grands délabres », les « tomaboules », les « machines à la trique », « l'atrocité », « ex cé tes rats ». Léon Fonteneau a le goût des mots. Il tente même un lexique traduisant de l'argot en « français d'Harbignâ⁹¹ ».

Preuve de son succès, les « Propos du terroir » survivent à la fusion des deux journaux qui les avaient publiés à l'origine. Le nouveau titre issu de ce regroupement, créé en 1925, s'appelle *La Presqu'île guérandaise*. Léon Fonteneau continue à y écrire ses chroniques jusqu'à la disparition du journal en mars 1944. Ces dernières auront même l'honneur de figurer dans un autre hebdomadaire, *L'Indépendant*, dont la diffusion s'étend au-delà de la région guérandaise, vers Pontchâteau, La Roche-Bernard et Savenay. Tous ces titres sont de tendance cléricale et conservatrice.

Après la mort de Léon Fonteneau, les « Propos du terroir » retrouvent, pendant quelque temps, un second souffle. D'une part *La Presqu'île guérandaise* désormais *libérée* en livre une mouture très politique dirigée contre les collaborateurs. De son côté, *L'Indépendant* continue la formule dans la veine rurale d'origine écrite sous la plume d'un certain Cadoche. Succès journalistique, cinquante-trois articles des « Propos du terroir » ont été publiés en 1937 sous le titre des *Propos du père José*⁹².

Conclusion

Au terme de cette étude sur la présence du gallo dans la presse, nous pouvons dresser plusieurs constats. En premier lieu, le nombre d'articles gallésants, sans être abondant, est cependant remarquable. Nous en avons recensé, à ce jour, près de 1 800. Ceux-ci se rencontrent dans beaucoup de titres. Concernant la presse départementale ou régionale, *Le Nouvelliste du Morbihan* et *Le Nouvelliste de Bretagne*, publient chacun pendant quelques mois une chronique rurale, soit une soixantaine de textes. Du côté des journaux républicains, *La Dépêche bretonne*, *Le Progrès du Morbihan* ou *La République du Morbihan* livrent, à eux trois, près de 120 articles politiques de 1898 à 1913. Cependant, nous n'avons trouvé que deux

90. *Ibid.*, 10 septembre 1933, « Propos du terroir ».

91. *Ibid.*, 24 mars 1940, « Propos du terroir ».

92. *Les Propos du Père José*, Guérande, imp. de « La Presqu'île », 1937, 65 p. À notre connaissance, seule la Société des Amis de Guérande en possède un exemplaire.

chants de Noël dans *Ouest-Éclair*⁹³ et un seul texte dans *Le Phare de la Loire*⁹⁴. Au total, cela représente environ 10 % de l'ensemble collecté. En réalité, c'est surtout dans les journaux d'arrondissement qu'on peut lire des articles en gallo. En effet, le lectorat y est plus rural et plus disposé à apprécier des écrits qui sont en rapport avec son langage et ses manières de vivre.

Les éditeurs de presse, que ce soit pour plaire à une partie de leurs lecteurs, valoriser la culture du terroir ou convaincre politiquement les paysans, permettent alors à des auteurs gallésants de publier leurs histoires ou leurs pamphlets. Ces derniers, du moins ceux dont on connaît l'identité, font d'ailleurs souvent partie de leurs collaborateurs habituels. C'est le cas, par exemple, d'Amand Cocar, principal rédacteur à *La Chronique de Fougères*. Henri Rebuffé, natif de Fougères et directeur de cet hebdomadaire, de 1903 à 1947, apprécie les paysanneries de son journaliste⁹⁵. Il soutient, d'autre part, les études d'Amand Dagnet sur les traditions du Coglais et sa création littéraire en gallo : *La Fille de la Brunelas*. Il lui permet de publier ses textes non seulement dans son journal mais aussi à travers des ouvrages qu'il fait imprimer.

Du point de vue chronologique, on observe des différences selon le genre d'articles. Les textes en rapport avec les traditions populaires, apparus dès 1888 avec Adolphe Orain, s'éteignent avec leur dernier auteur, Joseph Chapron, au début des années trente. Cet épisode journalistique s'inscrit alors dans un cadre plus large qui voit l'intérêt pour le gallo et la culture gallèse décliner⁹⁶. Le genre politique s'observe surtout entre 1898 et 1914, puis devient rare après la Première Guerre mondiale. Il est très lié à la situation de cette époque où Bleus et Blancs s'affrontent partout en Bretagne sur la question scolaire et la survivance d'un pouvoir aristocratique. Les républicains se sont alors servis du gallo, voulant parler comme le peuple afin de le convaincre. Quant aux écrits divertissants, on ne perçoit pas de logique d'ensemble mais plutôt des phénomènes locaux. Les paysanneries fougéraises sont populaires de 1908 à 1923. Puis, tout s'arrête pour reprendre après la Seconde Guerre mondiale, de 1948 à 1960. Enfin, s'agissant des chroniques rurales, on les trouve de 1914 jusque dans les années 50.

Du côté des auteurs, sur les onze que nous connaissons, deux seulement ont des parents cultivateurs. En outre, huit ont passé leur enfance dans des agglomérations de plus de 2000 habitants. Vivant alors majoritairement dans un milieu où la langue

93. *Ouest-Éclair*, « Un Noël d'Ille-et-Vilaine », 25 décembre 1902 ; « Noël breton - Les bergers à la crèche », 25 décembre 1907.

94. *Le Phare de la Loire*, « Les propos du père Pinscloux », 5 octobre 1909.

95. BONNIN, Hélène, « Henri Rebuffé, un maire pour Fougères », *Le Pays de Fougères*, n° 75, 1989, p. 12-19 ; REBUFFÉ, Henri, « La Chronique a cent ans », *La Chronique de Fougères*, 9 janvier 1937.

96. BALCOU, Jean (dir.) et LE GALLO (dir.), *Histoire littéraire et culturelle de la Bretagne*, CRBC, Paris-Spezied, Champion-Coop-Breizh, 1997, tome 3, MORIN, Gilles, « Langue, culture et littérature gallèses au XX^e siècle », p. 254-255.

française était présente, ils ont sans doute un rapport assez distancié avec la culture gallèse. Quant à leur niveau d'études, il atteint l'enseignement secondaire pour plus de la moitié d'entre eux et, parmi ceux qui n'ont connu que l'instruction primaire, il y a beaucoup d'autodidactes brillants. Pourtant, malgré leur réussite sociale, beaucoup se sont fait passer pour d'authentiques paysans. Il s'agit évidemment d'une posture littéraire qui ne correspond en rien à la réalité.

Cette position sociale et intellectuelle intermédiaire leur a permis de s'intéresser à la culture rurale et notamment à la langue gallèse. Dans leurs efforts pour la transcrire, il existe cependant beaucoup de nuances suivant les auteurs. Du mot isolé en italique d'Adolphe Orain à la prose gallésante, riche et imagée de Joseph Chapron, on perçoit toute la gamme linguistique mais aussi la difficulté d'écrire une langue essentiellement orale.

Hormis les articles émanant des érudits, les autres sont divertissants ou pamphlétaires. Ce sont alors des écrits de connivence destinés à un lectorat vivant ou ayant vécu à la campagne. Ils permettent alors aux lecteurs de se reconnaître, pour se réjouir ou se détester, comme l'explique Marie-Rose Simoni-Aurembou dans son étude sur les chroniques en parler régional dans la presse du Perche⁹⁷. D'un autre côté, ils révèlent souvent, avec humour mais aussi nostalgie, l'inquiétude d'un monde paysan face à la modernité et la disparition des traditions. Ils peuvent parfois également exprimer son désir de changement et d'émancipation sociale à la manière d'un Mathurin Fauuille ou d'un Matauë de La Rochette. Cependant, jamais le gallo ne se hisse à l'égal du français, en tant que langue d'information, comme c'est le cas pour le breton, à la fin du XIX^e siècle dans *Le Courrier du Finistère*⁹⁸.

Michel CHALOPIN

Docteur en histoire contemporaine

RÉSUMÉ

De 1896 à 1945, des articles en gallo paraissent dans la presse régionale. À part Jean-Yves Bauge qui a rédigé, dans les années quatre-vingt, plusieurs textes à ce sujet dans la revue *Le Pays de Fougères*, aucun historien ne s'est jusqu'ici préoccupé de ce fait culturel.

Cependant, la masse documentaire, composée de milliers de journaux, est difficile à dépouiller. Heureusement, la numérisation et l'océrisation du fonds des périodiques conservés aux Archives départementales de la Loire-Atlantique et du Morbihan permettent aujourd'hui d'être plus efficient quant à une telle étude. Si on y ajoute l'analyse, à la suite de Jean-Yves

97. SIMONI-AUREMBOU, Marie-Rose, « Les chroniques en parler régional... », art. cité, p. 199.

98. JÉZÉQUEL, J.-Y., *op. cit.*

Bauge et selon des procédés plus traditionnels, de la presse fougeraise sur un demi-siècle, on peut alors avoir une vue d'ensemble et en tirer de premières conclusions.

Nous avons pu mettre en évidence trois grands types de textes. Il y a d'abord ceux qui s'inscrivent dans une volonté de conserver les traditions populaires et qui sont le fait de deux érudits : Amand Dagnet et Joseph Chapron. En réalité, leur production en gallo est très réduite : neuf récits, pour le premier, auxquels il faut ajouter une pièce de théâtre, et dix-neuf pour le second. Beaucoup plus nombreux, à savoir plus de 450, sont les textes qui visent à convaincre politiquement. Ils sont le fait d'auteurs républicains, des anonymes qui marchent dans les traces laissées par le premier et le plus sulfureux d'entre eux : l'abbé Camper. Ces articles concernent essentiellement la région de Ploërmel pendant les seize années qui précèdent l'avènement du premier conflit mondial. Enfin, on trouve des écrits divertissants dans tous les endroits et à toutes les époques. Nous en avons recensé plus de 1200 : ce sont les plus abondants. Ces derniers articles se divisent eux-mêmes en deux catégories, des récits comiques qui mettent en scène des gens de la campagne appelés paysanneries et des chroniques rurales au contenu pittoresque.

Au total, parmi ceux qui ont écrit en gallo dans les journaux, rares sont ceux qui valorisent vraiment cette langue. La plupart s'en servent pour convaincre politiquement ou simplement divertir. Dans les deux cas, on cherche à entretenir une connivence avec le lecteur, le paysan mais aussi le « villotin » qui connaît leurs habitudes et leur langage. Dans ces conditions, le gallo peut difficilement devenir une langue d'information à l'égal du français ou même du breton, si on se réfère à la parution bilingue du *Courrier du Finistère* à la fin du XIX^e siècle.

Le congrès de Carhaix

Geneviève PLESSIX-LE LOUARN - *In memoriam* Christiane Plessix-Buisset (1943-2022), historienne du droit

Histoire de Carhaix et du Póher

Jean-Yves ÉVEILLARD - Carhaix antique

Joseph LE GALL - Les enceintes du premier Moyen Âge, des confins du Massif armoricain aux portes de Carhaix

Julien BACHELIER - Carhaix s'est-elle effacée au Moyen Âge ? Du chef-lieu de cité romain à la petite ville médiévale

Patrick KERNÉVEZ - Le paysage castral du Póher et de ses marges au Moyen Âge : demeurer, défendre et paraître

Georges PROVOST - Carhaix, cité religieuse aux XVII^e et XVIII^e siècles ?

Didier JUGAN - Les panneaux du retable de Carhaix. Une iconographie du Saint-Sacrement et de la transsubstantiation

Vincent DAUMAS - Les mines de plomb argentifère de Huelgoat-Poullaouen : une porte d'entrée à la technique industrielle (XVIII^e-XIX^e siècles)

Léandre MANDARD - Contester le remembrement rural en Bretagne dans les années 1970. Le cas de Trébrivan (Côtes-du-Nord)

Thierry GOYET - Le patrimoine du lycée Paul-Sérusier de Carhaix : architecture et sculptures

Patrimoine de Carhaix et du Póher

Gaétan LE CLOIREC - Les vestiges archéologiques du 5 rue du Docteur-Menguy à Carhaix-Plouguer (Finistère) : deux *domus* du III^e siècle
le long d'un axe majeur de *Vorgium*

Clément PERRICHOT - Vorgium, centre d'interprétation archéologique virtuel de l'antique Carhaix

Jean KERHERVÉ, Michael JONES, Shanny TURCK, Xavier de SAINT CHAMAS - Regards neufs sur le tabard et les hérauts de Carhaix (Finistère)

Garance GIRARD - La chapelle Notre-Dame-du-Crann en Spézet, un riche sanctuaire de pèlerinage dans les Montagnes noires

Yann CELTON, Xavier de SAINT CHAMAS - L'église Notre-Dame-de-l'Assomption de Cléden-Póher, enclos et calvaire

Jean-Jacques RIOULT - Plonévez-du-Faou (Finistère), chapelle Saint-Herbot. Nouvelles observations

Langues de Bretagne

Jean-Yves PLOURIN - Le Samedy et Bel Orient, des toponymes bretons ?

Antoine CHÂTELIER - Langues, diglossie et changements linguistiques à la fin de l'Antiquité et au début du Moyen Âge au sud-est de la Bretagne

Myrzinn BOUCHER-DURAND - À propos de Guynghlaff. *Claff, claf, clam* : le sens du mot malade en moyen breton, l'éclairage des autres langues
celtiques médiévales

Thierry HAMON - Les interprètes judiciaires en langue bretonne sous l'Ancien Régime

Ronan CALVEZ - L'Orient à Pleubian. Au XVIII^e siècle, la transposition en vers bretons d'un conte des *Mille et un jours*

Éva GUILLOREL - Parler breton en Nouvelle-France

Nelly BLANCHARD, Yves LE BERRE - L'art de conter en breton. Contribution par l'étude de cinq contes merveilleux recueillis par Luzel

Fañch BROUDIC - L'emploi officiel du breton de la Révolution au milieu du XX^e siècle

Michel CHALOPIN - Le gallo dans la presse de Haute-Bretagne avant la Seconde Guerre mondiale

Vincent MOREL - Chant de tradition orale en Haute-Bretagne : français ou gallo ?

Maïna SICARD-CRAS - Les obsèques de Marc'harid Gourlaouen (1987)

Tanguy SOLLIEC - Les parlers contemporains du breton, une source pour l'histoire ancienne de la Bretagne ?

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

Jean-Luc BLAISE - La vie des sociétés historiques de Bretagne

Publications des sociétés historiques de Bretagne en 2022

Droit de réponse de Skol Vreizh et réponse de Sébastien Carney



SHAB

FÉDÉRATION DES SOCIÉTÉS HISTORIQUES DE
SOCIÉTÉ D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE DE BRETAGNE